

## La Vie de Benoît-Joseph Labre (1748–1783)

### Enfance & Adolescence

Benoît-Joseph Labre naît le 26 mars 1748 dans une famille de cultivateurs et de petits commerçants, à Amettes, village de l'Artois. Son père, Jean-Baptiste, travaille la terre ; sa mère, Anne-Barbe Grandsir, tient commerce de mercerie au domicile. Benoît-Joseph sera l'aîné d'une fratrie de quatorze frères et soeurs, dont cinq disparaîtront en bas âge. François-Joseph, son oncle paternel, vicaire d'un village proche, célébrera le baptême et sera le parrain du nouveau-né, le lendemain de sa naissance.

Benoît se révèle immédiatement comme un enfant discret, voire secret, assoiffé de solitude, de silence et d'union à Dieu. Passant pour un original, il va vivre sa scolarité à l'école de Nédon, à quelques kilomètres d'Amettes. Dès sa petite enfance, il aspire au désert et à la vie érémitique. Sachant lire et écrire couramment à l'âge de 12 ans, c'est à cette époque qu'il va rejoindre son oncle François-Joseph, nommé curé d'Erin, et auprès de qui il demeurera 6 ans, années au cours desquelles son attention à l'étude, sa vie intérieure et son côté apparemment "renfermé" s'accroissent aux yeux de son environnement.

Le 4 septembre 1761, Benoît-Joseph fait sa première communion et reçoit le sacrement de confirmation de Mgr Partz de Pressy, évêque de Boulogne sur Mer. Puisant dans la bibliothèque de son parrain curé, il se nourrit des écrits du théologien et mystique espagnol frère Louis de Grenade. Dominicain du XVIème siècle, celui-ci influencera fortement la sensibilité religieuse de Benoît. Peut-être moins, cependant, que la méditation des dix volumes des sermons du Père Lejeune, dit le Père l'Aveugle, oratorien du XVIIème siècle, qui impressionneront définitivement sa pensée spirituelle, dans la forme, plus, sans doute, que dans le fond.

A l'âge de 16 ans, Benoît-Joseph prend de la distance vis-à-vis des études, au grand dam de ses parents et de son oncle, qui, compte tenu de sa frêle constitution, l'auraient volontiers orienté vers le sacerdoce. Sur ce point Benoît leur explique clairement qu'il ne se sent aucunement appelé à être prêtre, mais moine, voire ermite. Ce projet se heurte à une ferme opposition des siens.

En août 1766, une épidémie de peste se déclare à Erin. L'oncle curé et le neveu se font présents sur tous les fronts. François-Joseph soigne les malades et assiste les agonisants, pendant que Benoît prend en charge le travail de la terre et le soin des animaux laissés à eux-mêmes.

Hélas, l'oncle est contaminé à son tour par le terrible mal et décède. Benoît, bouleversé, doit retourner à Amettes, mais obtient de garder en souvenir l'oeuvre du Père Lejeune. Les parents de Benoît-Joseph, continuant à s'opposer à son projet de vie monastique, le confient à un autre de ses oncles, prêtre lui aussi, l'abbé Vincent.

Benoît se rend donc, en 1766, à Conteville, chez celui que ses paroissiens nomment le « **nouveau Monsieur Vincent** ». Là il se retrouve au milieu de

quelques jeunes gens venus étudier auprès de son oncle, et qui feront de lui le sujet de leurs quolibets à cause, entre autres, de ce que nous nommerions aujourd'hui son côté "coincé". Cependant, il reprend ses études avec le sérieux qui le caractérise. Il est profondément bouleversé par l'exemple de détachement de l'oncle Vincent ; celui-ci, non content de distribuer le moindre argent, voire ses chaussures, aux premiers nécessiteux, en vient à donner, un à un, chacun de ses pauvres meubles, au point d'être obligé de creuser un trou dans le sol en terre battue de la salle commune, afin de pouvoir s'asseoir lors du partage de ce que personne n'oserait plus nommer un repas.

L'exemple de l'abbé Vincent et la complicité spirituelle qui les unit confirment Benoît-Joseph dans son désir d'être moine. Lors d'une "mission" prêchée dans la paroisse, au cours du Carême 1767, Benoît évoque son projet de vie monastique auprès des prédicateurs. S'appuyant sur cet échange, il finit par gagner l'oncle Vincent à sa cause. Celui-ci, prudent, conseille à Benoît de ne pas risquer d'inquiéter ses parents en parlant de la Trappe en leur présence. Qu'il leur propose plutôt d'examiner avec lui l'hypothèse d'une vie cartusienne, les Chartreux ayant des monastères dans la région, qui lui éviteraient de trop s'éloigner d'eux....

### **Projets de vie et essais monastiques**

... En avril, Benoît, qui vient d'avoir 19 ans, obtient des siens la permission de se rendre à la Chartreuse de Longuenesse, près de la ville de Saint Omer. Hélas, sa demande essuie un refus, le Prieur l'informant qu'à la suite des ravages causés par un incendie, il n'est plus possible de recevoir des novices.

Après quelques semaines de réflexion, Benoît-Joseph rejoint donc le Monastère de Neuville, près de Montreuil-sur-Mer. Nouvelle déception : le Prieur le trouve trop jeune et lui conseille d'apprendre le chant et d'achever ses études. Pendant trois mois, Benoît se remet donc au travail avec acharnement. Nous le retrouvons donc, début octobre 1767, sur la route de Montreuil, en compagnie d'un autre garçon qui aspire à la vie monastique, lui aussi. Cette fois-ci, tous deux sont admis ! Mais, encore quelques semaines, et Benoît est repris par ses crises d'angoisse, cet état de scrupule qui le ronge et l'épuise. Ces tourments ont de telles conséquences sur sa santé déjà fragile, qu'il est alors reconduit chez ses parents. Bien que Benoît-Joseph vive ce retour forcé à la maison comme un échec lourd à assumer, il ne se décourage cependant pas, détournant l'origine du problème en se disant que si les Chartreux ne veulent pas de lui, cela ne fait que le confirmer dans sa certitude d'être appelé à la Trappe. Il s'agit là du désert auquel il aspire depuis toujours, et, sachant l'importance qu'y tient le travail manuel, il espère ainsi demeurer dans un équilibre suffisant.

Ayant repris la route, le voici arrivé dans l'Orne, à la grande Trappe de Soligny, le 25 novembre 1767. Tout son voyage s'étant déroulé sous une pluie battante continue, il se présente au Monastère dans un état pitoyable. Il est tellement

épuisé qu'il ne peut être question de le garder, d'autant plus qu'il ne peut être admis au noviciat avant l'âge de 24 ans ; le Père Théodore Chambon témoignera que si nul au monastère n'a gardé le souvenir de ce passage, sur le registre des postulants reste consigné son nom, à la date du 25 novembre 1767. Benoît vit ici une des crises de conscience les plus aiguës de son existence. Revenu à Amettes, et bien qu'accueilli avec joie et tendresse par les siens, il traverse un état dépressif auquel son entourage essaie de remédier en le réintégrant au travail commun des champs ou du commerce. Benoît part demander à Notre Dame de Boulogne de lui venir en aide et décide de faire une retraite au séminaire. Reçu par son évêque, Mgr Partz de Pressy, celui-ci l'invite à rejoindre l'avis de ses parents et à faire un nouvel essai chez les Chartreux. C'est à cette époque, en janvier ou février 1769, que notre infatigable chercheur de vérité se rend à Gouy-Saint-André, dans le canton de Champagne-lès-Hesdin. Là se situe l'Abbaye Prémontrée de Saint André-aux-Bois où il est possible qu'il se soit déjà rendu précédemment. Toujours est-il que, selon le témoignage du Père Mathias Alard, il y aurait rencontré longuement le Révérend Père Abbé, Ignatius Crépin, qui, l'entendant évoquer son projet arrêté de vie cartusienne, lui aurait annoncé : « **Notre Seigneur vous appelle à marcher à sa suite ...** »

Le 12 août 1769, Benoît quitte ses parents et son village d'Amettes, qu'il ne reverra plus jamais, pour rejoindre Montreuil. Admis sans difficulté particulière, notre héraut de Dieu se révèle, à nouveau, dans l'incapacité d'assumer une vie communautaire. Son état dépressif s'accroît, le conduisant à un quasi mutisme, comme en témoigne le frère Enry Cappe, procureur du monastère ; sa souffrance profonde se fait tellement sensible, que le Prieur le reçoit et le presse de quitter le Monastère en lui confiant ces paroles prophétiques : « **Allez, Dieu ne vous veut pas chez nous, suivez les inspirations de la Grâce.** ».

Le 2 octobre, Benoît écrit une lettre à ses parents pour les tenir au courant, dont quelques phrases envisagent l'avenir sous un jour différent : « **... je suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la Providence qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit que c'était la Main de Dieu qui me retirait de chez eux. Je m'achemine donc vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps... Ne vous affligez pas... Il ne vous est pas permis de résister à la Volonté de Dieu qui en a ainsi disposé pour mon plus grand bien et pour mon salut... J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux et son Amour dans le coeur.** »...

Voici donc Benoît en route vers ce qu'il considère probablement comme son unique espoir : le monastère cistercien de Notre-Dame du Saint Lieu à Sept-Fons, près de Moulins.

Faisant un ultime détour par Soligny, où il ne peut que réentendre ce qui lui a déjà été dit, il frappe à la porte de Sept Fons après avoir parcouru à pied 800 km. Admis comme postulant, le 11 novembre il prend l'habit des mains de dom Dorothee Jalloutz et reçoit le nom de frère Urbain.

Les moines qui l'entourent admirent l'intensité de la vie spirituelle de ce jeune frère, dont chaque instant de liberté se passe devant le Saint Sacrement. Cependant, une inquiétude se fait jour, face aux privations, non prévues par la Règle, que Benoît multiplie et s'impose. Cet ascétisme exacerbé n'est-il pas un symptôme, une manifestation de cet état dépressif qui, peu à peu, le submerge à nouveau ? Benoît se retrouve effectivement confronté aux tiraillements incessants du doute concernant sa capacité à répondre à l'appel du Seigneur, à la violence des vagues de ce scrupule qui le met "hors de lui" et le laisse pantelant, dans la marge de son désir.

Le maître des novices ne peut que constater le "délabrement" psychologique et physique du jeune frère, et, craignant sérieusement pour son équilibre, le fait admettre à l'infirmerie du monastère, où le soigne le frère Justin Richard.

Le 2 juillet 1770, Benoît-Joseph entend à nouveau de l'Abbé qu'il lui est impossible de demeurer entre ces murs, en cet état de vie, mais que Dieu l'attend "ailleurs..."...

### **Trouver sa voie sur les chemins : Rome, Lorette...**

... C'est vraisemblablement au cours de cette période que se situe la véritable "conversion" de Benoît. Celui-ci renonçant enfin, après tant d'échecs et de désillusions, à vouloir répondre à l'appel du Seigneur là où il se croit appelé, pour accepter d'humblement Le suivre là où il est attendu.

Encore chancelant, il se dirige vers Rome. Fin août 1770 on le retrouve à Chieri près de Turin, d'où il adresse à ses parents ce qui reste, probablement, sa plus belle lettre, et celle qui témoigne le mieux de cette nouvelle espérance qui l'anime : savoir qu'il « **va enfin entrer dans un pays où il fait bon vivre** » ; non plus celui qu'on s'invente comme lieu idéal ou comme espace refuge, mais comme celui que l'on découvre pour vivre enfin à découvert, libre et serein.

En ce XVIIIème siècle où pèlerins, paresseux cyniques et mauvais garçons roublards sillonnent les mêmes routes, et tendent la main devant les édifices religieux, petit Benoît, dont le seul titre de gloire est de se présenter en disant : « **Je suis chrétien** », avec son 1,60 m à peine, ses haillons, ses longs cheveux roux et sa barbe clairsemée qui lui donne un visage de Christ, sera malmené, rejeté, accusé, emprisonné.

Benoît et sa conviction que : « **lorsqu'il s'agit de la charité envers le prochain, il faut tout sacrifier** » ! Avec son cœur toujours ouvert, ses mains tendues et son âme trop élevée pour soupçonner le soupçon, il fréquentera ouvertement et aussi librement, la fille hardie d'Aix en Provence que la religieuse trop curieuse ; le notable persan rejeté tout autant par ses anciens coreligionnaires que tenu à distance par les nouveaux ; les mauvais garçons le hélant derrière leurs barreaux, comme ceux circulant dans les bas-fonds de la cité. Cela sans autre préoccupation que d'aimer : « **les sans beauté ni éclat, privés d'une aimable apparence, objets de mépris et rejets de l'humanité** » (Is 53, 2-3).

Aux yeux même des hommes d'église, n'est-il pas bien suspect, ce garçon paraissant trop jeune, semblant entretenir la vermine et portant jusqu'à sa mort une sorte de vêtement religieux non catalogué ! En quittant Sept Fons, il a gardé son habit de novice cistercien, sa taille est ceinte d'une corde à laquelle pendent écuelle et gourde ; il est coiffé de ce qui a du être, en de meilleurs jours, un tricorne en feutre, pour se protéger des intempéries ; et ne parlons pas de ce qui devait être des chaussures. Une croix sur la poitrine, un chapelet entourant son cou et un baluchon sur l'épaule contenant l'Évangile, l'Office Divin, l'Imitation de Jésus-Christ, la Règle de Saint-Benoît, comment peut-il satisfaire tous ceux pour qui l'apparence est le plus crédible des passeports ?

Le 3 décembre 1770 Benoît a rejoint Rome, s'arrêtant dans chaque église, se recueillant dans les Catacombes, il trouve au Colisée, lieu où le sang répandu par amour de l'Amour se mêle au sang versé pour des plaisirs pervers, sa "niche", abri du sommeil du juste comme du repos en Dieu. Cet ermitage anticipant celui dans lequel il se retirera plusieurs semaines, quelques années après, lors d'un nouveau séjour en France, dans une grotte du vallon de Chicalon, le "**Subiaco labrien**" en pays d'Aix.

Ainsi, les genoux collés à la pierre face au Christ Eucharistie ; ainsi, redonnant le pain reçu à ceux qu'il estime plus pauvres que lui ; ainsi, accompagnant plus étranger que lui-même et soutenant plus affaibli, demeure-t-il dans la Ville de Pierre et de Paul jusqu'à ce que la douceur du printemps 1771 l'appelle à rejoindre Marie, servante et pauvre, en dirigeant ses pas vers Lorette, où il était déjà venu une première fois en novembre 1770.

La "**Santa Casa**" restera pour Benoît le lieu marial par excellence. C'est à cette époque que, quittant Lorette, il entreprend un véritable périple à travers l'Italie, puis, au-delà, l'Europe. De basilique en église, on le voit séjourner à Naples, puis à Bari où il chante afin de gagner un peu de nourriture pour les prisonniers.

Au Mont Cassin, Benoît retrouve les traces de son saint Patron et goûte davantage encore à la saveur de cette règle monastique qui ne le quitte pas. Puis le voici à Assise aux côtés du Poverello ; et, de même qu'il s'était agrégé au Tiers Ordre Trinitaire pour le rachat des captifs, il est ceint de la corde des fils de Dame Pauvreté.

Et encore, la Suisse et ses grands sanctuaires, à nouveau la France, puis l'Allemagne ; retour vers Compostelle et nouvel arrêt à Lorette, où il séjournera onze fois, probablement suite à un vœu, ayant parcouru entre temps bien d'autres pays encore, tels que l'Autriche ou la Pologne par exemple.

C'est à Lorette, que le jeune dom Valeri, cleric attaché à la Basilique, le "découvre" absorbé dans sa relation à Dieu, inconscient de la foule qui se presse et le bouscule. Frappé par le dénuement et le détachement de Benoît, il décide un jour de l'aborder, afin de comprendre qui il est et comment il vit. Benoît lui expliquant qu'il dort dehors, malgré le froid de la nuit en cette région, dom Valeri lui propose un lit et une aide financière, que Benoît refuse humblement, mais fermement. Pensant alors que Benoît a quitté les siens suite à de graves différends, il lui propose d'intervenir ; mais, bien obligé est-il alors de constater

que c'est très librement et dans une parfaite disponibilité à l'Appel du Christ que Benoît a choisi de ne pas savoir « **où reposer sa tête** ».

Dom Valeri reverra souvent Benoît, tiraillé lors des premières rencontres par une incertitude : est-il fou, est-il saint, ce témoin déconcertant de l'Évangile qui définira un jour le sens d'une vie chrétienne en disant : « **Pour aimer Dieu il faut trois cœurs : l'un brûlant d'amour pour Dieu, le second plein de compassion pour le prochain, lui venant en aide aussi bien dans ses besoins temporels que spirituels, le troisième rigoureux pour soi-même, s'employant sans cesse à combattre volonté personnelle et amour-propre** ».

Au cours des années, le jeune clerc, ayant pu constater que Benoît possédait une réelle culture et avait l'âme et la manière de vivre d'un ermite, voudra l'inciter à rentrer chez les Camaldules. Face à cette proposition, Benoît-Joseph réagira comme il le fit toujours, après Sept-Fons, en alliant sens de l'obéissance et liberté d'esprit. Il prendra d'abord le temps d'y réfléchir quelques heures, en concluant, selon ses propres termes, « **que Dieu ne le veut pas dans cette voie** ».

Une autre rencontre va fortement s'inscrire dans son existence. Benoît a vingt-huit ans ; en février 1776 il se dirige vers un prêtre qui sort du confessionnal et demande à lui parler. Il s'agit du Père Temple, qui l'invite à revenir l'après-midi. Après un long échange, selon le témoignage même du prêtre français, celui-ci conclut que Benoît est un très grand saint ou un grand démon. Afin d'éprouver le jeune homme, il lui demande de revenir le lendemain et se livre à un véritable interrogatoire sur les vérités de la Foi et les enseignements de l'Église. Il se trouve dans l'obligation de reconnaître la solidité et la profondeur de sa "théologie".

Connaissances et élévation religieuse de celui dont le grand poète Germain Nouveau a fait la découverte en se rendant, en compagnie de son ami Paul Verlaine, à Amettes, au cours de l'été 1877. Ce Germain qui deviendra l'un des fils spirituels les plus émouvants de Benoît, qu'il nomma « **l'hirondelle de grand chemin** ». (La Pléiade – OEuvres complètes).

Après l'avoir entendu en confession, le Père Temple ne doutera plus que le mystique en guenilles ne soit un grand saint. Il lui demandera alors de venir le voir le plus régulièrement possible, prenant en note tout ce qu'il entend, voit et comprend.

Il en arrivera à affirmer que : « **Benoît-Joseph vit en continuelle union avec Dieu, et demeure en Sa présence** ». Ces notes seront précieuses lorsque, quelques années plus tard, débutera le procès de béatification.

A Lorette, Benoît trouvera, presque malgré lui, un port d'attache chez Barbara Sori et son époux. Nous sommes en mars 1780, un de ces dimanches où la foule est si dense qu'il ne sait plus dans quel coin se terrer pour demeurer dans le silence de son ardente prière. Un couple tient à Lorette une sorte d'auberge faisant commerce de chapelets, croix et autres pieux objets souvenirs.

Aperçu par eux, ils lui proposent un réduit se situant sous la boutique, éclairé par un soupirail. Benoît trouve l'endroit trop luxueux pour lui, bien qu'il lui soit affirmé qu'il est le plus misérable de la maison. Il acceptera cependant d'y résider de temps à autre, à condition qu'on l'y enferme, précisant que, n'étant qu'un inconnu, cela est plus prudent pour Barbara et son mari. Il retrouvera le couple trois ans de suite ; à chaque rencontre, ceux-ci lutteront avec lui, afin d'essayer de le nourrir un peu, finissant par trouver des ruses, telles que mettre des parcelles de viande correcte ou de pain frais au milieu des restes, qu'il veut seuls accepter. Leur affection pour lui, qu'ils considèrent comme un saint, finira même par lui faire recevoir un chapelet, un mouchoir et jusqu'à une veste avant que de le voir reprendre la route. Pour ce qui est de la moindre monnaie, il n'en est pas question.

Les Sori rencontreront Benoît pour la dernière fois en 1782. "**Le Veilleur de Lorette**" arrivera chez eux totalement épuisé, ayant été glacé par le froid en traversant la montagne, vingt-deux jours après avoir quitté Rome. Barbara et son mari l'attendront en vain l'année suivante, ne sachant pas encore qu'il était mort...

### **Ultime voyage à Rome, retour à Dieu**

... Les années passent, la chair de ses genoux est à vif, il est devenu diaphane. Le «**Saint des Quarante Heures**», le «**Page de l'Eucharistie**», celui dont le pèlerinage extérieur ne donne qu'une vague idée de l'immensité, de l'intensité de la rencontre intérieure, finit par se fixer à Rome. La ville, avec ses multiples églises, basiliques et chapelles n'est-elle pas en elle-même un territoire où rendre grâce et accueillir ? La misère, les dérives et l'exclusion, les errances et les multiples dénuements n'entourent-ils pas Benoît, visibles à travers tant de regards inquiets, sensibles par tant d'attitudes frileuses ou désespérées ? Benoît, revenu dans la cité avec un oedème des jambes, est admis à l'hospice qui jouxte l'église Saint Martin des Monts ; acceptant, pour une fois, d'être soigné, il est sur pied au bout d'un mois.

A 31 ans, il retrouve, pour la première fois, ce qu'il avait connu à Sept-Fons : une vie communautaire, douze compagnons, aussi démunis que lui. L'ambiance n'y est a priori, ni à l'esprit d'adoration, ni à la tendresse fraternelle.

Benoît est malmené, moqué, insulté ; cependant, il s'intègre totalement à cette vie communautaire, assumant les tâches qui lui sont imparties, et se pliant, sans problèmes, au règlement interne. Il entraîne ses compagnons d'errance à prier aux temps prescrits, avec la même fidélité que celle qu'il montre à rendre les divers services. S'il passe ses journées en allant se recueillir d'église en église, en redistribuant les quelques victuailles reçues à la porte de tel ou tel couvent, comme les quelques piécettes qu'on l'oblige à accepter, à ceux qu'il estime plus indigents que lui, on le retrouve, chaque soir, à l'heure exacte, aux portes de l'hospice.

Bien que ne se sentant "d'aucune paroisse", puisqu'il est de toutes, il instaure un lien privilégié avec l'église Sainte Marie des Monts dans laquelle il passe des heures, à genoux, face au Saint Sacrement. Au point de finir par être connu et reconnu dans le quartier. La beauté de son visage, la force spirituelle qui émane de son attitude, lors de ses longs temps d'adoration, vont le faire remarquer de deux peintres : un compatriote lyonnais, pour qui Benoît finira par accepter d'être "croqué", puisque cela lui rend service, et à condition de ne pas être payé. Et plusieurs mois plus tard, le célèbre peintre Antonio Cavallucci qui, se cachant dans l'ombre au fond de l'église, fixera les traits de Benoît et tout ce qui en émane, avec le génie qui lui est propre.

Ceci expliquera qu'au début du XXème siècle, le peintre Maurice Denis, l'un des pères du mouvement "Nabis", demandera que Benoît-Joseph puisse devenir aussi le Patron des modèles pour les artistes, comme il l'était déjà des chemineaux et des exclus, des adolescents en difficulté et des prisonniers, des brancardiers de Lourdes et des marginaux.

Printemps 1783 : Benoît a une mauvaise toux ; il souffre des bronches et respire difficilement. De plus, une dysenterie ne cesse de l'affaiblir ; les ravages de la maladie marquent son aspect physique de manière inquiétante. Il est devenu squelettique.

De même que les Sori sont pour lui un lieu d'accueil et de réconfort à Lorette, la famille Zaccarelli tient un rôle identique à Rome. Voici plusieurs années qu'il accepte l'hospitalité du boucher et de sa femme, avec les réserves d'usage de n'être nourri que des restes et de ne point recevoir d'argent.

Nous nous trouvons en Carême ; ses amis craignent pour lui, le voyant chanceler à chaque pas et n'avancer qu'en se tenant aux murs. Passant outre, Benoît se fait très présent aux offices de la Semaine Sainte. Le mercredi 16 avril, et peut-être pour la première fois, il formule un souhait précis : échanger la branche sur laquelle il s'appuie pour un bâton suffisamment solide, afin de se soutenir, et c'est ainsi qu'une nouvelle fois il arrive à Sainte Marie des Monts.

Ruisselant de transpiration et livide, il "entend" deux messes qu'il poursuit, selon son habitude, d'une profonde oraison. Brutalement pris de vertige, il vacille et se laisse tomber sur un banc, avant de se reprendre et de sortir. A peine se trouve-t-il sur le seuil, qu'il s'effondre à nouveau ; beaucoup se précipitent pour lui porter secours et le conduire à l'hôpital. Benoît refuse, mais accepte la proposition de son ami Zaccarelli d'aller se reposer chez lui.

C'est là, qu'allongé sur un grabat, Benoît va rendre son âme à Dieu dans une grande douceur. A cet instant précis, toutes les cloches de Rome invitent au chant du Salve Regina. Benoît venait d'avoir 35 ans.

L'annonce de sa mort se répand comme une traînée de poudre. De bouche à oreille, les enfants courent la ville, annonçant : « **Le saint est mort, le saint est mort !** ». Nombreux sont ceux, en effet, qui se bousculent pour toucher son corps, s'emparer d'une parcelle du vêtement de celui que les Romains appelaient : « **le petit saint français** ».



## 5ème et dernière partie - Son héritage

... La sainteté de ce témoin de l'Évangile est telle, aux yeux de tous, que moins d'un mois après son "passage sur l'autre rive", le 14 mai exactement, a lieu l'ouverture du procès de béatification. Le pape Pie IX le déclarera bienheureux le 20 mai 1860, et Benoît sera inscrit au catalogue des Saints, en la fête de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1881.

Sur les routes de l'histoire, après avoir parcouru plus de trente mille kilomètres, Benoît n'aura pas été plus épargné dans sa vie quotidienne que dans la recherche de sa voie spirituelle. En quittant Sept-Fons, une des dernières phrases entendues restera gravée au plus intime de son être : « **Dieu vous attend ailleurs** ».

A ce moment, Benoît comprend qu'il n'a plus à envisager de lieu, à imaginer de formes, à rejoindre un désert que la volonté la plus généreuse réduirait, tout autant que les plus édifiantes raisons. Ailleurs, se trouvent les limites d'un cloître dressé aux quatre coins de l'horizon.

Un ailleurs immense comme la Croix du Christ, élevée sur le monde, un ailleurs vaste comme le Mystère de l'Homme lui-même et sa soif de Dieu. Comme il l'a entendu, Benoît va suivre les « **inspirations de la Grâce** » ; il est devenu bien réellement moine, nourri de la Parole, épris de silence, uni à la Présence de Celui avec qui il marche, tout autant qu'à celle de ceux pour qui il avance.

La Règle monastique oriente sa vie, sa prière l'illumine, sa charité embrase. Contre tout pieux a priori, il est devenu l'icône même du consacré, puisque le modèle du converti.

Pour ne pas se fourvoyer sur les grand'routes, pour ne pas risquer de perdre son âme au creux de voies royales, il a préféré les chemins de traverse, ces vicinales où viennent se réfugier, pour tenter d'avancer encore, éclopés, méjugés, exclus de tous crins et zonards de toutes natures. A leurs côtés, il a tenté de désigner, dans l'opacité de leurs nuits, cette Bonne Etoile sous laquelle on peut se reposer en paix ; celle qui, comme la Foi, élève ; comme l'Espérance, invite ; et qui, semblable à la Charité, illumine. Leur mélancolie, leur anxiété, leur angoisse même de se sentir rejetés, il les a éprouvées au plus intime de lui-même, jusqu'au jour où il entendit « **qu'ailleurs il était quelqu'un pour Celui qui Est** ».

Benoît est passé d'une foi en un Dieu omnipotent, glorieux et insaisissable, magnifique et inconcevable, à la foi en un Dieu chair et sang, présent et tendre, fragile et compatissant. Il a uni sa vie au « **plus beau des enfants des hommes** », en Le rencontrant tout aussi intimement au creux des fossés que sur les chemins pierreux, dans les caniveaux et sur les trottoirs, qu'à genoux devant l'autel, face au Saint Sacrement.

Contrairement à ce qu'on a pu écrire, et bien que jansénistes comme sophistes essayèrent de le récupérer post mortem, Benoît-Joseph avait un sens trop aigu de la morale pour se fourvoyer, autant dans un moralisme étroit que dans de subtils arrangements de conscience.

Son corps est transporté à Sainte Marie des Monts, dans le crépitement des applaudissements. Il faut faire appel aux gardes corses, chargés de la sécurité, pour contenir l'enthousiasme parfois excessif de la foule. Celui-ci est tel que les offices du Carême doivent être provisoirement interrompus, compte tenu du tumulte. Le soir de Pâques, le corps de Benoît-Joseph sera déposé dans son tombeau. Il faudra, pendant des semaines, protéger celui-ci ; les miracles se multiplient. A Rome, dans toute l'Italie et dans de multiples pays...